



Borametz, le plant-animal

Une créature à découvrir dans l'exposition «Animal et imaginaires : du sphinx à la chimère»
à la bibliothèque universitaire de Poitiers à partir du 6 février.

Par **Pierre Martin** Dessin **Marie Tijou**

Borametz, baromez, baranets, autant de termes rattachés depuis Sigmund von Herberstein, ambassadeur de l'Empereur Maximilien auprès du Tsar, à la racine slave *baran* affectée d'un diminutif : littéralement «petit mouton», ou bien encore, dans le latin des savants, des humanistes et des curieux de la Renaissance, *Agnus scythicus*, l'agneau de Tartarie.

Le borametz a été considéré pendant plus de deux cents ans comme la singularité des singularités botaniques. Le mouton à cinq pattes du règne végétal, en quelque sorte – au sens figuré comme au sens propre, d'ailleurs, l'agneau en question étant généralement censé dominer la steppe au bout d'une longue tige qui le relie par le nombril au plancher des vaches, si tant est qu'il y ait des vaches à l'ouest du Kazakhstan. Le borametz est donc un de ces êtres qui tiennent le milieu entre le règne végétal et le règne animal, un «plant-animal» disait-on à la Renaissance, un de ces zoophytes dont la possibilité même n'a pas à être remise en cause, cautionnée qu'elle est par l'autorité d'Aristote (qui fait de l'huître un zoophyte marin, dotée qu'elle est d'un minimum d'aptitude sensitive, mais participant davantage de l'âme végétative puisque, fixée à son rocher, elle est incapable de se déplacer), mais aussi par un discours plus «moderne» qui veut voir dans ces êtres inclassables les chaînons intermédiaires d'une progression harmonieuse du vivant, entre la matière inerte et l'ange, sans solution de continuité. Du côté de l'animal, donc, cette allure de mouton, et un mouton

qui vit en broutant l'herbe autour de sa tige ombilicale, le liquide rouge qui coule à la cassure et qui évoque davantage le sang que la sève, une chair semblable à celle du crabe ou du homard et dans laquelle – détail destiné à arracher la conviction des sceptiques – les loups coureurs de steppe viennent planter leurs dents. Du côté du végétal, la tige qui lui interdit de se mouvoir, le mode de génération puisqu'il faut semer une graine de cucurbitacée pour le faire pousser, plus quelques détails morphologiques dont veut scrupuleusement rendre compte la gravure de l'ouvrage de Claude Duret : peau extrêmement fine et pourvue d'un poil ras et soyeux

en guise de laine, fibres végétales bien dures au lieu de sabots, et touffe de «poils d'herbe» pour remplacer les cornes. Cette représentation est mise à mal par Athanase Kircher, jésuite de son état, qui préfère rationaliser la prétendue merveille sur le modèle des orchidées : d'où cet agneau «au vif» portant sabots et toison laineuse qui orne en 1644 son traité sur le magnétisme. Ce n'est qu'une plante, dit-il, qui imite l'animal à la perfection, comme l'*Orchis apifera* imite l'abeille ou l'*Orchis anthropofera* l'homme. Inutile d'aller chercher l'animal : les pêches ne présentent-elles pas

aussi parfois une peau blanche et finement velue, où le couteau fait perler un jus rouge sang ? Quant à la disparition progressive des autres plantes tout autour, elle s'explique par l'action des racines qui lui font profiter des ressources vitales circonvoisines, tout comme le fait le lierre : question, affirme le jésuite, d'attraction magnétique...



Le borametz décrit par Claude Duret dans *Histoire admirable des plantes et herbes esmerveilleables et miraculeuses en nature...* (1605) et, à gauche, interprété en 2011 par Marie Tijou.

Olivier Neutille - Médiathèque de Poitiers

Frère Odoric, moine franciscain envoyé en Asie au début du XIV^e, est à l'origine de cette variante du borametz, une cucurbitacée renfermant « un animal blanc comme la neige, semblable à un agneau ». D'où cette étonnante gravure (1657, Médiathèque de Poitiers, D 2390) des *Emblèmes eucharistiques* du

P. Chesneau, qui veut voir dans l'agneau et son enveloppe végétale un symbole du Christ communiqué aux fidèles sous les espèces du pain. La multiplication des borametz sur la colline est, contre les calvinistes de toute laine, un excellent argument visuel en faveur du dogme de l'ubiquité.



Olivier Neuilé - Médiathèque de Poitiers

Exposition à la bibliothèque universitaire de Poitiers

Du 6 février au 20 avril, la bibliothèque universitaire de Poitiers (site droit-lettres sur le campus) présente l'exposition « Animal et imaginaires : du sphinx à la chimère » réalisée avec des enseignants-chercheurs, des doctorants et des étudiants en master, ainsi que la médiathèque de Poitiers. Une exposition virtuelle doit également être conçue et mise en ligne. Anne-Sophie Traineau-Durozoy, conservateur du fonds ancien, résume ainsi le projet : « Le regard porté par une société sur l'animal dépend à la fois des caractères de la bête et des conceptions de celui qui la regarde ; cela est d'autant plus vrai quand cet animal est imaginaire. Au Moyen

Âge et au début de l'époque moderne, le merveilleux tient une place importante dans la perception du vivant. Peu à peu une approche scientifique du monde est élaborée, mais laisse encore la part belle à l'imaginaire. En effet, sur les armoiries et emblèmes, dans les œuvres de fiction ou dans les recherches scientifiques, les représentations animales sont à la fois le résultat d'une observation, plus ou moins attentive, de l'élément naturel et le fruit de l'imagination des hommes. L'animal n'est pas toujours décrit pour lui-même : il est souvent le lieu d'expression de peurs, de croyances et d'espérances. » <http://scd.univ-poitiers.fr>

De la pseudo-rationalisation on passe à l'aube du siècle suivant au doute radical. Dès 1698 Hans Sloane constate publiquement que le prétendu borametz qui est venu enrichir sa collection botanique n'est autre qu'une fougère chinoise dont on a sculpté le rhizome tomenteux pour lui donner une forme animale, avant de le retourner pour le mettre sur pattes, profitant d'une distribution heureuse de quatre départs de tiges. Une vingtaine d'années plus tard, les *Philosophical Transactions* publient une autre étude de Philip Breyn, dont le borametz desséché qui honore son cabinet de curiosités se révèle n'être qu'un assemblage de fragments végétaux habilement travaillés.

C'en était fait du borametz, relégué par les Lumières au magasin pittoresque des *Jennie Hanivers*, ces célèbres faux en curiosité qu'étaient les basilics fabriqués à la Renaissance par les artisans anversois à partir de raies séchées, et autres assemblages de dépouille de serpent et de têtes de belettes en façon d'hydre... Reste le mot, grâce à Linné, dans le nom scientifique de la fougère, *Polypodium baromez*. Reste aussi, à la disposition des curieux, le spécimen aussi précieux que dérisoire d'Hans Sloane, toujours visible parmi les collections du British Museum. ■

Le boromez chez Athanasius Kircher dans *Magnes sive de Arte magnetica...* 1641, Médiathèque de Poitiers C 2910.



Olivier Neuilé - Médiathèque de Poitiers

LE BAROMETZ DE JORGE LUIS BORGES
 Dans son *Livre des êtres imaginaires* (1964), Jorge Luis Borges décrit ainsi le « barometz » : « L'agneau végétal de Tartarie, appelé aussi Barometz et "polypodium Barometz" et "polypode chinois", est une plante dont la forme est celle d'un agneau, recouverte de duvet doré. Elle s'élève sur quatre ou cinq racines ; les plantes meurent autour d'elle mais elle demeure fraîche ; quand on la coupe, il en sort un jus sanglant. Les loups se délectent en la dévorant. »

Qui a avalé Jonas ?



Olivier Neuillet - Médiathèque de Poitiers

Aujourd'hui, Jonas est presque systématiquement associé à la baleine qui l'a avalé, puis rejeté sur le rivage. Mais il n'en a pas toujours été ainsi. Si l'on devine dans les écrits de saint Augustin ou d'Isidore de Séville que l'Antiquité, déjà, avait fait le rapprochement entre l'animal baleine et la bête qui avale Jonas, c'est le Moyen Âge qui rend l'association évidente en appelant baleine de manière de plus en plus fréquente la bête qui engloutit Jonas et en accompagnant presque toujours le petit prophète de l'animal, alors que, dans l'art paléochrétien, l'attribut principal de Jonas était la plante, sous laquelle il se réfugie après avoir converti Ninive.

Anne-Sophie Traineau-Durozoy est conservateur du fonds ancien de la bibliothèque universitaire de Poitiers, responsable du pôle Moyen Âge.

En novembre 2011, elle a soutenu sa thèse de doctorat à l'École pratique des hautes études sur l'iconographie de Jonas au Moyen Âge (dir. Michel Pastoureau).

La Bible mentionne l'animal qui avale Jonas dans deux textes différents, l'Évangile de Matthieu et le livre de Jonas. La Vulgate, qui est une traduction de la Septante réalisée par saint Jérôme, est le texte de la Bible utilisé pendant presque tout le Moyen Âge. Dans cette version du texte biblique, le livre de Jonas dit *piscis grandis*, le grand poisson, tandis que l'Évangile selon saint Matthieu utilise *cetus*, qui peut être traduit par gros poisson de mer ou monstre marin. Le terme latin de *balena*, baleine, n'apparaît pas. Il en est de même dans presque tous les textes religieux en latin, commentaires ou sermons, de l'époque médiévale.

En revanche, à partir du XII^e siècle, les textes profanes en langue vernaculaire, comme les bestiaires, les chansons de geste ou les poèmes, utilisent parfois le terme de baleine en français, de *whale* en anglais ou de *Wal* en allemand, pour nommer la bête qui avale et recrache Jonas. À la fin de la période médiévale, c'est aussi pour des écrits religieux, dans quelque langue que ce soit, qu'apparaît le terme de « baleine ».

UN ANIMAL INQUIÉTANT. Quel que soit le support de la représentation, vitraux, manuscrits, pierre ou bois, les images médiévales du petit prophète montrent un animal bien souvent inquiétant. Si le corps, quand il est représenté, a en général des caractéristiques de poissons (ouïes, queue bifide, nageoires ou écailles), la tête revêt des particularités effrayantes, qui l'apparentent plutôt à un animal terrestre, d'aspect repoussant : poils, museau, dents proéminentes le rendent terrifiant. Peut-on penser que l'animal ne ressemble pas à une baleine, parce que, avant la fin du Moyen Âge, la plupart des gens ne considèrent pas que la bête qui avale Jonas en est une ? C'est une première explication, mais il en existe d'autres. En représentant un être hybride, aux caractéristiques d'animal terrestre comme aquatique, les artistes médiévaux cherchent-ils à figurer un monstre, une des caractéristiques de ce dernier étant justement sa dualité ? Ou ce type de représentations ne fait-il que traduire leur manque de connaissance de la baleine ? Certes, celle-ci fait partie du quotidien de nombreuses personnes au Moyen Âge ; son corps dépecé peut servir à bien des emplois ; mais le corps entier reste mal connu. Il faut de plus souligner que la peur de la mer est largement répandue au Moyen Âge et qu'il est admis qu'elle



Olivier Neuillet - Médiathèque de Poitiers

Horae ad usum Xantonensem. Paris, Jean Philippe pour Jacques Bezanceau à Poitiers, 1497. Il s'agit du plus ancien livre d'Heures imprimé conservé à la médiathèque de Poitiers (D Inc 27). L'appareil iconographique se compose de 17 grandes figures.

abritait des monstres redoutables ; il est donc possible que les artistes laissent libre cours à leur imagination pour exprimer la peur que la mer leur inspire.

En insistant sur les détails effrayants, ils donnent également à la représentation de l'animal un sens particulier : celui-ci est l'image de la mort, de l'Enfer ou plutôt des Limbes, un lieu, dont, contrairement à l'Enfer, on sort indemne. Faire de la baleine un être repoussant ou même terrifiant rend le Salut de Jonas après son séjour dans la baleine encore plus remarquable : la baleine entretient ainsi la foi en la Résurrection du Christ, dont Jonas est, par son séjour dans le monstre marin, une préfigure dans une perspective typologique (selon laquelle le Nouveau Testament est annoncé par l'Ancien) ; elle nourrit aussi l'espérance en la résurrection de la chair. Elle traduit également une fascination pour le merveilleux, qui, au Moyen Âge, est ce qui échappe à la compréhension, suscite l'étonnement, mais existe réellement, rien n'étant impossible à Dieu : au Moyen Âge, en effet, nul ne met en doute que Jonas a réellement été avalé par la baleine et en est sorti indemne. À la fin de la période, quand les hommes découvrent que l'observation de la nature permet d'atteindre et de connaître le vrai, Jonas apparaît accompagné d'une bête qui a la forme et l'évent des baleines ; le terme de baleine s'est alors répandu pour parler de la bête qui avale Jonas.

Anne-Sophie Traineau-Durozoy